

PARTAGES

BULLETIN D'INFORMATION
DE LA PAROISSE
PROTESTANTE DE JEMAPPES

HORS SÉRIE
SEPTEMBRE 2026



Église
Protestante
Unie de Belgique



**À LA
TABLE
DE JÉSUS**

Jésus passe beaucoup de temps à table...
Ce n'est sans doute pas la première chose que nous dirions de lui si quelqu'un nous demandait de résumer les Évangiles.

Et pourtant.

Il va à des noces.

Il accepte des invitations.

Il s'invite parfois lui-même.

Il mange avec des gens fréquentables et avec d'autres qui le semblent beaucoup moins.

Il nourrit des foules.

Il parle du Royaume comme d'un banquet.

Il rompt le pain avec ses disciples.

Et même après sa résurrection, lorsque tout semble devoir désormais appartenir au registre de la gloire, du céleste, de l'indicible, il trouve encore le moyen de demander : « *Avez-vous quelque chose à manger ?* »

Ce détail n'en est peut-être pas un. La table occupe dans les Évangiles une place singulière parce qu'elle est l'un des lieux les plus ordinaires de notre existence. On mange parce qu'il faut manger. Parce que nous avons un corps. Parce que nous avons faim. Parce que nous ne sommes pas auto-suffisants. Mais nous mangeons aussi ensemble. Et immédiatement, les choses se compliquent. Qui invite ? Qui sert ? Qui est admis ? Qui fournit le repas ? Y en aura-t-il assez ? Avec qui accepte-t-on de partager une table ?

Une table n'est jamais seulement une planche posée sur quatre pieds. Il y circule de la nourriture, bien sûr. Mais aussi du pouvoir, des habitudes, des hiérarchies, des exclusions, de l'affection, de la dette, du don, de l'attente, de la joie, et parfois de la colère...

C'est probablement pour cela que Jésus y est si souvent. Non parce qu'il faudrait transformer chacun de ses repas en allégorie compliquée. Avant d'être un symbole, un repas est un repas. Le pain est du pain. Le vin est du vin. Les gens ont réellement faim.

Et précisément, c'est là que quelque chose de l'Évangile devient visible. La foi chrétienne porte en son centre cette affirmation assez vertigineuse : Dieu a pris chair. Il n'a donc pas seulement parlé aux hommes depuis un ailleurs. Il a vécu parmi eux. Il a marché. Il a été fatigué. Il a reçu l'hospitalité.

L'incarnation oblige à prendre au sérieux tout ce que nous sommes parfois tentés de considérer comme secondaire : les corps, la nourriture, les relations, les gestes, les lieux, les choses matérielles.

"Avez-vous ici quelque chose à manger ?"

Luc 24, 41

Le Royaume de Dieu n'est pas une idée suspendue au-dessus du monde. Dans les Évangiles, il s'avance au milieu de ce monde. Et la table est l'un des endroits où cela se voit le mieux.

La table possède cette particularité assez redoutable : elle nous met à portée de visage.

On peut avoir des principes très généreux sur l'humanité entière tant qu'elle demeure une abstraction. C'est plus compliqué quand elle s'assied en face de nous et demande qu'on lui passe le pain.

La table chrétienne n'est donc pas seulement le lieu chaleureux de la convivialité. Elle peut devenir un lieu de vérité. Ce que nous croyons à propos de la grâce, du pardon, de la fraternité, du service ou du Royaume finit toujours par rencontrer des questions très concrètes.

C'est autour de cette intuition très simple que sont nées ces cinq prédications.

Cinq textes. Cinq dimanches.

Cinq manières de regarder ce qui se passe lorsque Jésus entre dans l'espace très humain d'un repas. Il ne s'agissait pas de dresser une théologie exhaustive des repas dans les Évangiles. Encore moins de faire dire à chaque assiette davantage qu'elle ne pouvait porter. Il s'agissait simplement de prendre les scènes au sérieux. Leurs gestes. Leurs silences. Leurs excès parfois. Leurs détails matériels. Et de regarder ce qu'elles donnent à voir de Jésus.

Ces prédications ont d'abord été prononcées à Jemappes, en août 2026. Elles sont donc restées des paroles avant de devenir les textes que l'on peut lire ici. J'ai souhaité leur conserver quelque chose de cette origine. Une prédication est adressée. Elle est liée à un lieu, à une assemblée, à un moment. Elle avance parfois par répétitions, par images, par détours. Elle cherche moins à épuiser un texte qu'à ouvrir un passage en lui. Et il en va peut-être des Évangiles comme des tables. On peut les observer longtemps de l'extérieur, décrire ceux qui s'y trouvent... Mais vient un moment où la question devient plus simple.

Il faut s'approcher.

Prendre place.

Écouter.

Recevoir ce qui est donné.

Et, quand le plat arrive jusqu'à nous, le faire passer à notre voisin.

Alors entrons.

Il reste de la place.

David Vandiedonck

CANA.

LE ROYAUME EN CUISINE

Jean 2, 1-12.

Voici le premier des repas, le premier signe de Jésus, le début de son ministère public : chapitre 2 de l'Évangile de Jean.

Étonnant, non ?

On a eu un prologue cosmique. On a eu la rencontre avec le Baptiste. Et tout de suite, dès que Jésus se donne à voir, c'est pour un repas de fête, dans un village.

Ce n'est pas un grand miracle : c'est un miracle invisible.

Ce n'est pas un grand discours sur la montagne : il ne dit rien. Il ne parle qu'à sa mère et aux serviteurs.

Aucune parole proclamée pour se révéler.

Un repas. Une fête.

Que le Fils de l'homme — Dieu fait homme — se manifeste tout d'abord et se présente au monde dans un repas de fête, c'est à la fois banal, presque trivial, et en même temps magnifique.

Voici Dieu fait chair, partageant un moment de joie, de vie ensemble, de fête. Un repas.

L'eau changée en vin — évidemment, ce texte, vous le connaissez par cœur. Et le vin qui symbolise la promesse du Royaume, qui se donne en abondance, délectable. Nous y reviendrons...

Notons surtout que ce signe est discret. Le maître du repas ne sait pas d'où vient le vin délectable. Les serviteurs, eux, le savent. Et les disciples vont y reconnaître la gloire de Jésus.

Ce sont donc les plus humbles qui sont les premiers. À deux reprises dans nos chants, tout à l'heure, nous avons déjà rappelé cela : se faire serviteur, se rendre disponible pour être prêt à recevoir la Bonne Nouvelle. Il faut des yeux pour voir. Pour voir les signes. Des signes qui ne sont pas éclatants, même si leurs effets sont sidérants. Voir les signes qui se passent en coulisses... qui se passent ici, dans les cuisines. Oui, à Cana, c'est discrètement que Jésus révèle le Royaume qui vient.

De quelle manière ? En transformant le manque en abondance. Ici, le manque de vin. Dans nos vies, tous les manques qui donnent parfois un goût aride à l'existence.

Une grande fête, et le vin vient à manquer.

Certes ce n'est pas une petite affaire. Dans les banquets antiques, l'importance de fournir du vin en quantité est impérieuse.

Faillir à cette hospitalité, à cette générosité, c'est un outrage. C'est une faillite sociale. Ne pas être capable de tenir la fête, de rassasier ses invités, c'est non seulement une humiliation, mais c'est une chute.

C'est quelque chose que nous vivons d'ailleurs nous-mêmes quand nous avons des invités : est-ce qu'il y aura assez ? Est-ce que tout le monde pourra avoir ce qu'il faut dans son assiette, dans son verre ? Deux mille ans après, ces questions-là, même dans nos modestes et quotidiens moments de sociabilité, nos moments de joie, nos moments de fêtes partagées, cette attention, nous l'avons. Elle nous parle. Même si ce n'est pas un grand banquet. Même si ce sont simplement deux amis qui viennent à la maison.

Mais bien sûr, ce n'est pas simplement une histoire de vin. Ce sont les enfants de Dieu qui ont soif.

Le texte nous parle d'une menace de dessèchement, d'aridité, d'un monde dans lequel l'espérance a déserté. C'est elle dont les cruches sont vides.

Jésus abreuve.

Jésus est la source de vie.

Et puis, j'ai dit : un moment ordinaire... Pas vraiment. C'est quand même une grande fête. C'est un mariage.

Un mariage.

Quel meilleur symbole pour une première manifestation de Jésus ? Quel meilleur symbole pour cette alliance qui, en lui, va s'ouvrir à l'humanité entière ? L'alliance donnée par Dieu à son peuple n'est pas effacée. Elle est portée, accomplie, élargie : en Jésus, elle s'ouvre aux hommes, aux femmes, à tous les hommes, à toutes les femmes.

D'ailleurs, on ne sait rien des invités.

Oui, il y a Jésus, sa mère, ses disciples. Mais les invités des mariés, qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Le marié, la mariée, qui sont-ils ? Leur nom, peut-être ?

Même pas.

Rien.

C'est le dispositif qui compte. C'est le mariage dont il est question. La dynamique de la fête. Et finalement, c'est très important que ce ne soit pas assigné, nommé, identifié. Nous sommes toutes et tous ceux qui sont promis à cette union.

C'est à l'occasion d'un repas de noces que Jésus « annonce » ou « manifeste » cette alliance ouverte à l'humanité entière.

À nous d'être l'épouse ou l'époux de cette noce.

J'ai dit : une nouvelle alliance.
 Il faut être prudent ici, mais en même temps très attentif.
 Où le vin apparaît-il ?
 Dans des cruches ? De simples cruches ?
 Non. Le texte est clair là-dessus : il s'agit de récipients de purification utilisés par les Juifs.
 Ce détail a son importance.
 Il marque un déplacement.
 Vous le savez, la loi juive est très scrupuleuse — jusqu'à paraître presque obsessionnelle vue de l'extérieur — concernant les rites de purification. Le pur, l'impur, le sacré, le profane.
 C'est un monde de cloisonnements. Et ces cloisons ne sont pas arbitraires : elles sont là pour que tiennent à la fois la promesse de Dieu et l'engagement de ceux qui se reconnaissent comme ses enfants.
 Donc, ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain.
 Voyons bien que ces questions de pureté ne sont pas juste des obsessions ou des lubies. Elles sont une structure, à la fois sociale et spirituelle.
 Mais il n'est pas anodin que ce soit dans ces récipients que Jésus accomplisse cette transformation miraculeuse.
 C'est bien dans l'espace où se joue la purification préalable avant d'approcher Dieu.
 Dans cette économie rituelle, dans cette logique culturelle, la purification précède toujours le mouvement vers Dieu. On se purifie avant d'entrer dans l'espace de sa présence.

Et là, nous avons un Dieu qui vient remplir l'humanité de sa propre vie.
 Il reprend le symbole de cette purification, de ce préalable à la relation à Dieu, et il le transforme.
 En abondance.
 Six cents litres.
 Même pour un banquet de fête, ça fait beaucoup !
 Je ne sais pas combien il y avait d'invités, on ne nous le dit pas. Mais ce n'est pas le début du repas, et voilà qu'on rajoute six cents litres !
 Évidemment, ce n'est pas la mesure chiffrée qui compte.
 Ce que cela désigne, c'est la profusion.
 C'est une façon de dire : pour tous.
 Et on ne va plus puiser l'eau qui devait nous purifier avant de nous tourner vers Dieu.
 Jésus nous donne la vie. Il nous donne Dieu lui-même dans ce vin à partager.

Du vin, d'ailleurs.
 Pour nous, dans notre imaginaire chrétien, le vin est une évidence. Nous allons encore le partager tout à l'heure.
 Mais, chez Jean, le vin a-t-il cette puissance évocatrice immédiate ?

En fait, dans l'Évangile selon Jean, c'est un symbole extrêmement rare.
 Hors du récit de Cana — et de sa reprise au chapitre 4, qui rappelle que Jésus y avait changé l'eau en vin — le vin n'apparaît nulle part ailleurs dans l'Évangile selon Jean. Il n'y a pas non plus, lors du dernier repas, d'institution de la Sainte Cène. C'est donc très stratégiquement que l'auteur va placer le vin à cet endroit — et à cet unique endroit — comme symbole du Royaume à venir.

Donc ce mot, il faut le prendre très au sérieux.
 Au début de l'Évangile, nous sommes encore dans le temps des symboles... N'anticipons pas.
 D'ailleurs, cela intervient juste au moment où Jésus dit : « *Femme, mon heure n'est pas encore venue.* »
 Oui, ce n'est pas l'heure.
 Ce n'est pas le moment de la révélation, ce n'est pas le moment de la Passion, ce n'est pas le moment de la traversée de la mort, de la résurrection et de l'annonce tangible du Royaume.
 Nous en sommes encore aux prémices.
 Le Royaume n'est pas encore là : il est annoncé.

Et ensuite ? De Cana à la Croix, un fil se tend.
 Écoutons les dernières paroles de Jésus crucifié.
 « *Après cela, comme Jésus savait que maintenant tout était achevé, il dit, pour accomplir le texte de l'Écriture : « J'ai soif. » Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats trempèrent donc une éponge dans le vinaigre, la fixèrent à une branche d'hysope et l'approchèrent de la bouche de Jésus. Jésus prit le vinaigre, puis il dit : « Tout est achevé. » Alors il baissa la tête et mourut.* »

On commence par une histoire où la boisson manque, où les invités vont manquer de vin.
 Et les derniers mots de Jésus sont : « *J'ai soif.* »
 Jésus abreuve. Enfin Jésus a soif.
 On lui donne du vinaigre. Du vinaigre ?
 La traduction française, dans toutes nos Bibles, dit bien « vinaigre ». Mais c'est trompeur, parce qu'on imagine le vinaigre que l'on met dans notre salade.
 Prenons là encore le mot plus au sérieux, vraiment : vin-aigre.
 Vin aigre.
 C'est de cela dont il est question.
 Le grec emploie ici le mot « oxos » : du vin aigre.
 Gardons donc dans l'oreille cette expression très concrète : « vin aigre ».
 On a tendance à penser que ces soldats romains accomplissent un acte méchant : Jésus dit « *J'ai soif* », on lui tend une éponge plongée dans le vinaigre.
 Encore une humiliation ?

Ce n'est pas vraiment cela qui se joue. Ce n'est même pas du tout cela.

Les soldats romains recevaient — vieille tradition militaire qui a perduré bien longtemps — une ration de vin.

Mais ce n'était pas un vin de qualité.

Le vin est une matière fragile, une matière vivante, une matière qui évolue. Et le vin, à cette époque, surtout quand il faisait chaud, avait tendance à tourner, à devenir un peu aigre. Ce type de boisson aigre était précisément une boisson ordinaire des soldats romains.

Dès lors, il n'y a rien d'étrange à en trouver au pied de la croix.

Ce que Jésus reçoit, ce n'est donc pas notre vinaigre de cuisine : c'est une boisson commune, pauvre, le vin des petites gens.

D'ailleurs, pourquoi y aurait-il là, au pied de la croix, un récipient rempli de vinaigre ?

Ça n'a pas de sens.

Les soldats n'étaient pas sur le point de se préparer une salade vinaigrette !

Non.

On commence par le meilleur des vins, le plus subtil des breuvages. Et on peut imaginer que, si Jésus fait un miracle pour transformer de l'eau en vin, il va nous faire au moins un Lalande-de-Pomerol d'une grande année ! Le meilleur des vins possibles.

Et on finit, non pas par du vinaigre au sens moderne du terme, mais bien par une piquette. Le mot me semble beaucoup plus évocateur. Si je devais faire ma traduction de la Bible, je dirais « piquette », parce qu'il y a ce côté ordinaire, ce côté banal, ce côté piquant. Ce n'est donc qu'un vin ordinaire : le vin d'une vie dure, d'une vie sans espérance.

Et le Christ assume jusqu'au bout l'amertume du monde.

Cette fois, l'heure est venue.

Ce n'est plus le moment des grands crus, des grands vins capiteux. C'est le moment de boire jusqu'à la lie la souffrance, le tragique de l'humanité.

À ce moment-là, la promesse du vin s'accomplit. Pour Jésus, l'heure venue passe par le vin aigre.

Et pourtant, à Cana, une autre parole résonne : le meilleur est gardé pour la fin.

C'est ce que dit le maître de cérémonie, étonné que le marié inverse l'ordre attendu : on sert d'abord le meilleur vin pour satisfaire le palais, puis, quand les esprits s'échauffent et que le goût se trouble, on apporte les boissons ordinaires. Avec quatre verres dans le nez, on ne fait plus la différence !

La promesse du Royaume annonce l'inverse.

Le présent peut être marqué par le manque, peut être marqué par les failles, par l'aridité, mais la fin sera délicieuse.

Le Royaume est à venir.

On ne commence pas par le Royaume.

C'est un avenir, une espérance, un horizon, une promesse.

Dans le temps des hommes et des femmes, on veut tout, tout de suite, et on va commencer par le meilleur. Avec Dieu, le meilleur vient toujours après.

Et cet « après » est signifié dès ce premier texte.

D'ailleurs, la traduction qui a été lue n'est pas parfaite — enfin, elle n'est pas idéale — parce qu'elle dit : « deux jours après ».

Mais ce n'est pas « deux jours après » qu'il faut lire. C'est plutôt

« Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée. »

Et pour un lecteur chrétien, difficile de ne pas entendre déjà quelque chose : « ce troisième jour » n'est peut-être pas seulement le temps présent d'un repas. Il ouvre déjà l'horizon de la résurrection. Vraiment, ce qui se joue à Cana n'est pas seulement une histoire de mariage.

C'est un passage qu'il faut lire à la lumière de Pâques. Et vous voyez : dans cette scène banale, cette scène presque ordinaire — en tout cas cette scène très humaine, très triviale — il y a tout.

L'époux. L'alliance. L'heure. La croix. La gloire. Le Royaume.

Tout ce programme est déjà dans cette première scène inaugurale. Elle nous dit que Dieu est présent discrètement dans nos vies.

Il n'est pas toujours au centre de la scène. Il est souvent dans les coulisses, dans les cuisines, auprès des serviteurs, là où personne ne regarde.

Il est présent lorsque la joie déborde.

Mais aussi lorsque le vin vient à manquer.

Lorsque nos forces s'épuisent.

Lorsque la vie semble perdre de sa saveur.

Il est là.

Encore faut-il avoir un cœur disponible pour voir et reconnaître ses signes. Alors chaque joie que nous recevons devient plus qu'un simple petit bonheur. Elle est un avant-goût du Royaume.

Chaque repas partagé, chaque fête, chaque naissance, chaque éclat de rire nous dit discrètement, au creux de nos vies, ce que Dieu prépare. Parce que nos fêtes, elles peuvent être belles, mais elles ont toujours une fin. Il arrive un moment où les invités repartent.

Et là, il ne reste que la vaisselle sale, le désordre dans la maison, la fatigue, le mal au crâne parfois, le silence.

Même les plus beaux jours portent déjà en eux leur fin, leur crépuscule. Mais la fête que Dieu promet est d'une autre nature.

C'est un banquet où le vin ne manque jamais.

Où personne ne repart.

Où la joie ne s'use jamais derrière nous.

Elle est toujours devant.

Le Royaume est cette fête qui ne finit pas, où chaque instant est plus beau que le précédent.

Cette fête, elle a commencé.

Depuis Cana.

Depuis Pâques.

Le Christ en ouvre les portes.

Alors nous n'en goûtons encore que les premières coupes.

Mais nous sommes les serviteurs.

Nous avons vu.

Nous savons.

Nous croyons.

Alors ces premières gouttes, ces premières gorgées, suffisent déjà à nourrir notre espérance.

Amen.

LA TABLE OUVERTE

Matthieu 9, 9-13

Deuxième temps de notre parcours autour des repas avec Jésus.

Aujourd'hui : le repas chez Matthieu.

Matthieu est collecteur d'impôts. Quand on pense à un « percepteur d'impôts », ce n'est pas forcément la personne que l'on a le plus envie d'inviter à dîner. Même si c'est très bien de payer ses impôts. C'est même indispensable pour que nous puissions avoir des services publics, être aidés, soignés quand nous en avons besoin !

Mais il y a deux mille ans, le collecteur d'impôts n'est pas simplement quelqu'un qui vient prendre une partie de nos revenus. Il est un rouage du pouvoir établi.

À Capharnaüm, ce prélèvement relève vraisemblablement du pouvoir d'Hérode Antipas, mais ce pouvoir lui-même s'inscrit dans un ordre politique soutenu et garanti par Rome. Les Romains n'ont pas constitué un empire simplement parce que cela leur faisait plaisir ou parce qu'ils étaient animés d'un immense désir civilisateur. Non. Des terres, des esclaves, des richesses... Et la grande affaire pour l'Empire, ce sont les taxes.

Vous pouviez faire à peu près ce que vous vouliez. Vous pouviez honorer vos dieux, vivre selon vos coutumes, conserver votre culture. On vous laissait relativement tranquille tant que vous ne deveniez pas séditeux et tant que vous contribuiez au fonctionnement de l'ordre impérial.

Voilà pourquoi Matthieu n'est pas simplement un personnage un peu désagréable. Il représente, aux yeux de beaucoup de ses contemporains, le système du prélèvement, celui qui fait remonter les richesses produites vers un pouvoir qui dépend lui-même de Rome.

Et regardez la liste des Douze.

Il y a tous ces braves gars, dont plusieurs sont pêcheurs, et dont on ne sait finalement pas grand-chose concernant la profession.

Et puis il y en a un dont on précise ce qu'il faisait : Matthieu, le collecteur d'impôts.

Ce n'est pas par hasard. Il faut que, dans le cercle rapproché de Jésus, apparaisse aussi celui qui, a priori, est le plus éloigné. Celui que l'on aurait spontanément le plus de mal à accueillir.

Ouvrons juste une petite parenthèse vers le chapitre suivant, puisque c'est au chapitre 10 que la liste des Douze est véritablement donnée.

Et dans cette liste apparaît un autre personnage : Simon le Cananite.

Luc l'appelle Simon le Zélote. « Cananite », ici, ne signifie pas qu'il vient de Canaan : le terme renvoie à l'idée de zèle. Et ce surnom n'est pas politiquement neutre.

À partir du recensement de l'an 6, une résistance radicale à la domination romaine est bien attestée dans le judaïsme de l'époque ; elle prendra diverses formes et ira parfois, quelques décennies plus tard, jusqu'aux assassinats politiques.

Nous ne savons pas exactement ce que Simon a fait, ni jusqu'où allait son engagement personnel. Mais son surnom le place symboliquement à l'autre extrême de Matthieu.

D'un côté, l'homme du prélèvement, du pouvoir établi.

De l'autre, l'homme du zèle, de la résistance à l'occupant.

Pourquoi je vous raconte cela ?

Parce que Matthieu tout seul, c'est déjà un scandale. Mais Matthieu plus Simon, là, cela devient presque impossible.

Les disciples, c'est juste un petit groupe.

Et vous avez, dans ce même groupe, deux hommes que tout devrait conduire à se haïr.

Normalement, vous mettez ces deux-là ensemble, l'un devrait très vite essayer de tuer l'autre !

Disons-le simplement.

Le collaborateur.

Et le révolutionnaire.

Ensemble.

C'est le vrai choc des extrêmes.

Et c'est peut-être l'un des gestes les plus politiques de Jésus.

Faire tenir une communauté alors qu'elle est traversée par des divisions qui, à l'extérieur, produisent une haine existentielle.

Ce n'est pas simplement : « On n'a pas les mêmes idées. » C'est la tension entre liberté et oppression. Et pourtant Jésus fabrique cette communauté. Il dresse une table politiquement impossible.

La semaine dernière, à Cana, nous avons vu une table qui venait déjà déplacer les frontières religieuses de la pureté. Ici, chez Matthieu, la table dépasse les clivages politiques et sociaux les plus violents. La table de Jésus devient le lieu d'une réconciliation qui paraissait humainement impossible. Cela ne signifie pas que toutes les différences disparaissent.

La communauté fraternelle n'efface pas nos positions, nos convictions, parfois même nos antagonismes. Mais ils sont reconfigurés. Ils cessent d'être ce qui définit ultimement celui qui est en face de moi.

Il y a désormais quelque chose de plus grand.

Un appel commun.

Une table commune.

Revenons à Matthieu.
Il est à son bureau de taxes.
Et là, visuellement, je trouve le texte extraordinaire.
Nous sommes à Capharnaüm.
Une ville frontière stratégique. Un point de contrôle
sur une grande voie commerciale.
Tout passe par là.
Les marchandises.
Les bateaux qui ramènent le poisson.
Les voyageurs.
Les commerçants.
Tout le monde passe.

Comptabiliser, évaluer, taxer.
Un bureau des taxes, c'est l'endroit où l'on s'arrête.
Où l'on contrôle.
Où l'on chiffre la vie.
Où l'on exige une dette.
C'est le lieu de la transaction obligatoire.

Notre monde a décuplé cette marchandisation, et
adore installer des péages partout.
Des péages sociaux.
Des péages de réputation.
Des péages d'utilité.
Des endroits où l'on doit sans cesse prouver ce que
l'on vaut avant d'avoir le droit de passer.

Jésus passe devant le guichet.
Et lui, il ne vient pas pour payer une taxe.
Il vient de facto fermer le bureau ! Rideau.
Il dit à l'homme du péage : « *Suis-moi.* »
Comme s'il lui disait : « Laisse là tes registres. Nous
allons dresser une table. »
Et Matthieu se lève.
Si tous les collecteurs d'impôts avaient fait la même
chose, le système aurait assez vite commencé à
rencontrer quelques problèmes !
Parce que ce qui se joue là, c'est aussi un acte de
subversion.
Si Jésus n'avait été qu'un maître de sagesse morale,
un prédicateur d'arrière-boutique, quelqu'un
expliquant aux gens comment être intérieurement un
peu meilleurs, les autorités locales et le pouvoir
romain ne s'en seraient probablement jamais
beaucoup inquiétés.

Mais un homme qui rebat les cartes de la loyauté,
c'est autre chose.
Un homme qui fait quitter son poste à un collecteur
d'impôts. Qui fait tenir ensemble un homme du
prélèvement et un homme du zèle. Qui rassemble des
foules. Qui les nourrit gratuitement au désert sans
passer par les circuits habituels du pouvoir. Cet
homme-là touche quelque chose de concret dans
l'ordre établi.

Quand il nourrit cinq mille personnes gratuitement,
par exemple, ce n'est pas un geste politiquement
neutre. Imaginez ce que cela peut représenter du
point de vue du pouvoir. Un homme rassemble
plusieurs milliers de personnes autour de lui. Il les
nourrit. Il les fédère. Il n'a demandé l'autorisation à
personne. De loin, vu par des autorités inquiètes de
tout rassemblement populaire, cela peut commencer
à ressembler dangereusement à une levée d'armée.
Ce n'est évidemment pas ce que Jésus est en train de
faire. Mais c'est ainsi qu'un tel geste peut être perçu.
Comme potentiellement séditionnaire. Comme une foule
qui commence à dépendre d'une autre autorité.

Jésus déplace les dépendances.
Il fait sauter nos verrous, nos douanes intérieures. Il
transforme le contrôle contraint en banquet de
liberté. Et ce mouvement est extraordinairement
visible dans notre texte.

Il y a d'abord une table.
La table des taxes.
Une table où l'on prélève.
Une table où l'on compte.
Une table où l'on chiffre.
Une table où toute chose finit par avoir un prix.

Presque sans transition, nous voilà autour d'une
autre table. Chez Matthieu.
Et cette fois, on mange.
On ne prélève plus. On donne.
On ne compte plus. On partage.

Du guichet à la table.
Du calcul à la gratuité.
De la transaction obligatoire au banquet.
En quelques mots, le texte raconte une transforma-
tion radicale.

Et regardez maintenant comment l'évangéliste
raconte cet appel :
Jésus dit : « *Suis-moi.* »
Matthieu se lève.
Et Matthieu le suit.
C'est tout.
Plus elliptique que cela, ce n'est pas possible.

Et ce qui est profondément troublant — et théologi-
quement génial —, c'est le vide narratif que le récit
laisse délibérément autour de ce mot.

Dans nos constructions psychologiques modernes,
nous aimerions avoir le scénario.
Est-ce que Matthieu était en crise existentielle ?
Est-ce qu'il en avait marre d'être détesté par ses
voisins ?

Est-ce qu'il avait déjà écouté Jésus en cachette au bord du lac ?
Est-ce qu'il avait des remords de servir ce système ?
Est-ce qu'il attendait quelque chose ?
Est-ce qu'il espérait ?
Et pourquoi Jésus choisit-il cet homme-là, plutôt qu'un pharisien irréprochable ?

L'Évangile selon Matthieu balaie tout cela d'un revers de main. Il ne nous donne aucune psychologie. Aucun préambule. Aucune explication.
Au milieu du chaos des pièces de monnaie, des registres et de la haine sociale, Jésus dit : « *Suis-moi* », et l'homme se lève.
Il n'y a pas de période d'essai.
Pas d'entretien d'embauche.
Pas de contrat.
L'appel ne s'appuie sur aucun mérite de Matthieu.
Ni même sur une prédisposition favorable dont le texte nous informerait.
L'appel crée la capacité d'y répondre.
C'est la grâce à l'état pur.

Et puis il y a ce détail.
Matthieu était « assis ». Et il « se lève ».

Juste avant, au début de ce même chapitre, Jésus a relevé un paralysé : « Lève-toi et marche. »
Ce n'est pas exactement le même verbe grec. Mais, dans les deux cas, nous sommes dans ce grand vocabulaire biblique du relèvement, ce vocabulaire qui est aussi celui de la résurrection.

Et maintenant Matthieu est assis.
Se lever — « Être relevé » — Ressusciter.
Matthieu se lève.
Quelque chose recommence.
Il est remis en mouvement.
Son existence change de polarité.
Elle est réorientée.
C'est cela, au fond, la conversion.
La « metanoia ».

Non pas simplement devenir un petit peu plus gentil ou moralement un peu meilleur, mais être retourné, déplacé, réorienté.

Pour pouvoir s'asseoir à la table de la grâce, il faut d'abord se lever de ses fausses sécurités. Et ce « *Suis-moi* », chez Matthieu, n'est pas isolé. Avec Jésus, cette formule est l'appel ultime au disciple.

Regardons la manière dont le texte organise la réponse de différents hommes à ce « *Suis-moi* ». Cela dessine quelque chose comme une cartographie de la liberté humaine devant l'irruption de la grâce.

Juste avant, un homme dit à Jésus : « *Seigneur, laisse-moi d'abord aller ensevelir mon père.* »
Demande difficilement plus légitime ! Encore aujourd'hui, empêcher quelqu'un d'aller aux funérailles de son père serait une exigence morale extrêmement difficile à défendre.
Et Jésus répond : « *Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts.* »

Plus loin viendra l'homme riche. L'homme irréprochable. Celui qui observe la Loi. Qui demande ce qu'il doit encore faire. Et Jésus l'appelle lui aussi. Mais il repart. Dans chacun de ces récits, la parole est là : « *Suis-moi* ». Et avec Matthieu, quelque chose d'extraordinaire se produit. La parole appelle. Et immédiatement elle met en mouvement. C'est une parole performative. Une parole qui réalise ce qu'elle énonce.
Cette séquence est vraiment très proche de la structure des récits de miracles : état initial, parole qui relève, effet immédiat, transformation radicale de la situation initiale. En vérité, j'aime voir dans ces quelques versets un récit de miracle. Peut-être même le plus beau. Il ne se déploie pas en disant explicitement « voici un miracle »... mais, à bas bruit, il produit de façon souveraine le miracle de la grâce.

Et nous retrouvons donc Jésus à table.
Avec Matthieu et d'autres collecteurs d'impôts. Des pécheurs...
Et voici que les pharisiens apparaissent.
Alors là, il faut regarder la scène à la loupe.
Les pharisiens présents ?
Présents comment ?
Certainement pas assis tranquillement à table avec tout ce monde.
Ce sont précisément des hommes très attentifs à la fidélité à la Loi, à la séparation, aux frontières qui structurent la vie religieuse. Les imaginer simplement mêlés à ce repas comme s'ils étaient passés voir ce qu'il y avait au menu me paraît difficile. Le texte les place pourtant suffisamment près pour voir. Suffisamment près pour entendre.
Suffisamment près pour interroger les disciples.
Et je crois qu'il faut aussi accepter ici le dispositif narratif. Matthieu rapproche deux mondes pour provoquer leur télescopage. Il les place dans le même champ. Un contact impossible.
D'un côté, ceux qui sont assis avec Jésus.
De l'autre, ceux qui regardent.
Et voilà peut-être la tragédie des pharisiens dans cette scène : ils sont assez près pour voir et entendre, mais trop loin pour goûter.
Ils voient le repas, mais ils n'y participent pas.
Ils entendent la voix de Jésus, mais ils ne lui parlent même pas directement.

Ils passent par les disciples : « *Pourquoi votre maître mange-t-il avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs ?* »

Matthieu, lui, était assis.

Il a entendu la voix.

Il s'est levé.

Il a marché.

Eux restent figés.

Arrêtés.

Spectateurs de la grâce.

Dans cette scène, ils deviennent les experts-comptables de la pureté des autres... pendant que les « malades » se font guérir autour du plat principal.

Et Jésus les entend.

Et là, sa réponse est cinglante. C'est même une belle claque.

Il leur dit : « *Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades.* »

Et ensuite : « *Allez apprendre ce que signifie : Je veux la miséricorde et non le sacrifice.* »

... « *Allez apprendre.* »

Imaginez ! Il dit cela à des spécialistes de la Loi.

C'est comme dire à quelqu'un qui a consacré sa vie à un texte : « *Retourne l'étudier, parce que tu n'as pas compris l'essentiel.* »

Et quelle parole leur demande-t-il de réapprendre ?

Une parole du prophète Osée : « *Je veux la miséricorde et non le sacrifice.* »

Je désire la bonté.

La miséricorde.

Et non le sacrifice.

Et il faut être très attentif à ce qui se joue ici. Jésus ne rejette pas la tradition d'Israël pour lui opposer une religion nouvelle qui aurait enfin découvert la bonté. C'est exactement l'inverse. Il renvoie ces hommes à « leur propre Écriture ». Il leur dit en quelque sorte : « *Relisez. Tout est déjà là.* »

Ce qui devrait d'ailleurs nous débarrasser une fois pour toutes de cette caricature selon laquelle l'Ancien Testament présenterait un Dieu dur, sévère, obsédé par les règles, tandis que Jésus viendrait enfin révéler un Dieu gentil. Parce que cette phrase — « *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* » — Jésus ne l'invente pas. Elle est déjà, mot pour mot, dans ce livre du prophète Osée. La miséricorde est déjà là. Au cœur de la révélation de Dieu à Israël. Et dans la polémique que Matthieu construit ici, Jésus montre que l'on peut connaître les textes, respecter les frontières, vouloir être fidèle, et pourtant manquer ce qui en constitue le cœur. On peut finir par transformer la foi en système de mesure, en moyen de déterminer qui est dedans et qui est dehors.

Qui est digne et qui ne l'est pas.

Qui peut s'approcher et qui doit rester à distance.

Mais le désir premier de Dieu est ailleurs : dans la miséricorde.

Et la miséricorde, précisément, ne fonctionne pas comme un salaire. Elle n'a pas de prix. Elle ne se mérite pas. On ne peut pas présenter à Dieu une facture en disant : « Voilà tout ce que j'ai fait. Maintenant, tu me dois quelque chose. »

La miséricorde vient de Dieu.

La grâce vient de Dieu.

Elle est première.

Avant nos performances.

Avant notre dignité.

Avant nos preuves.

Et il y a enfin cette métaphore de Jésus. Peut-être la plus transparente et la plus puissante. Jésus se présente sous la figure du médecin : et, à travers lui, Dieu comme celui qui vient soigner.

Pas d'abord comme un juriste venu condamner.

Pas d'abord comme un docteur de la Loi venu évaluer les culpabilités et calculer les possibilités de rachat. Un médecin.

Quelqu'un qui prend soin.

Quelqu'un qui ne commence pas par juger la blessure.

Quelqu'un qui la soigne.

Avant la doctrine, avant les murs et les certitudes, il y a une table dressée au bord de la route.

Une table impossible appelée à réunir ceux que tout oppose : le percepteur qui prélevait sur son peuple pour un pouvoir soutenu par Rome et le résistant qui rêvait de briser les chaînes.

Entre eux, le silence d'un bureau déserté, un grain de sable glissé dans l'engrenage du monde.

Il a suffi de deux mots — « *Suis-moi* » — murmurés comme une brise, pour que la marchandisation s'arrête, pour que le contrôle cède et que la vie reprenne sa place.

Sans explication.

Sans condition.

Juste une parole qui met en mouvement, un Verbe qui ne juge pas la blessure, mais la soigne en s'invitant à dîner.

Ce repas de marginaux n'est pas une leçon de morale. C'est une ouverture de la porte.

C'est l'assurance qu'au cœur de nos fractures, il existe une grâce qui ne demande aucun passeport, aucune pureté, aucun préalable.

Où choisissons-nous de vivre cette semaine ?

Derrière notre guichet, à compter les doutes, les mérites et les fautes des autres... ou assis à la table de Jésus, en laissant sa grâce guérir ce qui était cassé ?

Amen.

L'ESSENTIEL NOUS EST DÉJÀ DONNÉ

Luc 10, 38-42

Après les noces de Cana, après le repas chez Matthieu, nous voici chez Marthe et Marie... « Chez Marthe et Marie ». Ce premier point doit nous arrêter.

Dans le monde méditerranéen antique, la maison est normalement identifiée par son chef masculin. Ici, pourtant, c'est bien Marthe qui accueille Jésus. La place des femmes est tout à fait singulière chez Luc, dans l'Évangile comme dans les Actes. Elles sont à l'initiative, artisanes et chevilles ouvrières de la mission de Jésus, puis de celle de Paul. Elles sont au fondement des premières communautés, des premières Églises de maison.

Pensons à Lydie, à Philippes : marchande de pourpre, elle dispose de ressources et met sa maison à disposition de la communauté. Elle reçoit, accueille, et contribue sans doute matériellement à faire vivre cette première Église.

Chez Luc, les femmes sont souvent parmi celles qui rendent concrètement possible le déploiement de la Bonne Nouvelle : par leurs ressources, leur accueil, leur fidélité, leur témoignage.

Marthe se met en quatre pour recevoir Jésus. Elle exerce une hospitalité remarquable.

Le service n'est pas dévalorisé. Absolument pas. Il faut le dire avec force, car une lecture trop rapide de ce passage peut nous conduire à une opposition un peu schématique : d'un côté la bonne Marie, toute à l'écoute de Jésus ; de l'autre Marthe, sorte de papillon affolé qui court dans tous les sens et qui, finalement, n'aurait rien compris.

Cette lecture est à contresens. Marthe n'est pas dévalorisée pour ce qu'elle fait. Son hospitalité est sincère. Et il n'y a pas une fête qui puisse se tenir s'il n'y a pas des Marthes qui s'activent. Même pour que, chaque dimanche, le temple soit ouvert et éclairé, que la sainte Cène soit préparée et que le café nous attende, il faut des Marthes. Heureusement qu'il y en a beaucoup dans nos communautés !

Il serait donc assez indécent de faire dire à Jésus que les choses matérielles n'ont aucune importance et que seule compterait la parole.

D'autant que, juste avant le repas chez Marthe et Marie, au chapitre 10 de l'Évangile de Luc, se trouve le récit du Bon Samaritain. Et que fait le Bon Samaritain ?

Il s'arrête pour servir. Et son service est on ne peut plus matériel : il soigne les plaies, porte le blessé, le met sur sa monture, le conduit dans un lieu où il pourra être pris en charge. Il se préoccupe même du coût de cette prise en charge.

Il ne se contente pas de dire à l'homme qui meurt au bord du chemin : « Ce n'est pas grave, tu auras le salut et la grâce. Voici quelques paroles de réconfort, et maintenant je m'en vais. »

Non. Il prend soin de lui, concrètement.

Ce n'est donc pas par hasard que Luc place le repas chez Marthe et Marie immédiatement après. Ces deux récits nous donnent des éclairages différents sur une même question : qu'est-ce que le Royaume ? Qu'est-ce qui compte ? Qu'est-ce que la parole de Dieu vient transformer dans nos vies ?

Ne nous trompons donc pas sur Marthe. Ce n'est pas ce qu'elle fait qui est en question. C'est comment elle le fait, et pourquoi elle le fait.

Le service qu'elle rend devient, paradoxalement, un obstacle.

« Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. »

Beaucoup de choses... Et voilà justement Marthe devenue prisonnière de ce « beaucoup ». Elle est là pour accueillir Jésus, mais finalement elle ne le regarde plus. Plus étrange encore : c'est Marie qu'elle regarde. Et elle attend que Jésus lui-même se positionne :

« Regarde-la, cette paresseuse ! Tu pourrais au moins lui dire de se bouger un peu pour m'aider ! »

Elle prend Jésus à témoin, non pas pour « ce qu'il est » ou pour ce qu'il a à lui dire, mais pour en faire l'intermédiaire de sa colère. C'est là le véritable contresens de Marthe. Elle voulait servir le Seigneur, et elle finit par demander au Seigneur de se conformer à sa logistique. Elle est maîtresse de maison et elle oublie qu'elle accueille le Maître.

Et Jésus lui dit : *« Marthe, Marthe... »* Ce redoublement du prénom n'est pas anodin. Il y a là de la tendresse, de l'attention, de la reconnaissance.

Comme si Jésus lui disait :

« Ma chère Marthe, tu veux tant faire pour moi que tu n'entends plus ce que moi, je peux faire pour toi. »

Son activité occupe tout l'espace. Elle ne peut plus rien recevoir.

Et puis il y a Marie. Marie est curieusement le personnage pivot de la scène, et pourtant elle ne dit pas un mot.

Marthe est debout, en mouvement. Marie est assise au pied du Seigneur.

Marthe bouge et parle. Marie demeure là et écoute.

Mais Marie ne fait pas « rien ».

Elle ne produit rien de visible.

Elle ne revendique rien.

Elle ne propose rien.

Mais elle reçoit.

Ce qu'elle offre, c'est son écoute et son attention.

Et sa position au pied de Jésus est très forte symboliquement : c'est la position du disciple qui écoute le maître. À l'époque, ce n'est pas la place normalement assignée à une femme. Aux pieds de Jésus il n'y a pas de place attitrée, de place réservée. Marie n'est donc pas passive. Elle n'est pas dans son canapé en train de faire une petite sieste ! Elle est activement à l'écoute. Elle reçoit une parole vive, une parole qui enseigne et qui transforme.

Alors Jésus dit : « *Marie a choisi la bonne part.* »

Cette formule est elle aussi très forte. La « part » peut faire entendre le langage de l'héritage : ce qui est reçu et qui ouvre un avenir. Mais elle possède également une résonance biblique profonde : dans l'Ancien Testament, les tribus d'Israël reçoivent chacune une part de la Terre promise. Une seule ne reçoit pas de territoire : la tribu de Lévi. Sa part, c'est Dieu lui-même. Ainsi Marie reçoit-elle, par la parole de Jésus, la promesse du Royaume.

Ce qui se joue dans cette maison n'est donc pas simplement une petite histoire domestique entre deux sœurs. C'est précisément ce qui me touche dans tous ces récits de repas de Jésus : les évangélistes placent certains des enseignements les plus puissants dans un espace intime, ordinaire, quotidien. Pas dans de grandes théories, mais dans la vie concrète des personnes que Jésus rencontre. À travers un repas, il est question du Royaume. À travers une cuisine, il est question des fins dernières.

La bonne part... Contrairement à un héritage matériel, celle-ci augmente en se divisant. Pour chacun de nous, la part est la même : la bonne part. Puisque la grâce m'est donnée, quelque chose se transforme en moi. Je ne peux pas continuer tranquillement dans ma petite bulle, mon petit quant-à-soi, mon petit confort, ma petite routine.

Un tel cadeau, un tel don inspire, incite, nous pousse à être plus attentifs à l'autre.

Le problème de Marthe n'est donc pas qu'elle accomplisse des tâches matérielles. C'est qu'elle n'est plus attentive.

Elle n'est plus attentive à Jésus.

Elle n'est plus attentive à Marie.

Elle n'est même plus attentive à son propre travail.

Elle n'est plus attentive qu'à sa colère.

Ce récit nous appelle à une conversion du regard. Jésus ne demande jamais à Marthe de jeter son tablier. Il y a une vraie noblesse à s'investir, à bâtir, à cuisiner, à prendre soin, à avoir les mains dans le cambouis du réel. Et disons-le franchement : pour beaucoup d'entre nous, le travail n'est ni une option ni un choix de style de vie. Il est d'abord une nécessité, une fatigue quotidienne, un dos qui se courbe simplement pour tenir bon et faire vivre les siens.

Dire à quelqu'un qui trime déjà pour joindre les deux bouts : « Arrête de t'agiter, choisis la bonne part », serait terrible. Ce serait violent. Ce serait obscène.

Ne faisons donc pas de ce texte une injonction supplémentaire : « Arrête tout. Tu dois utiliser tout ton temps pour lire et méditer la Bible, pour prier, pour être disponible à Dieu. » Il y a celui qui répondra simplement : « Je n'ai pas le temps. Je dois travailler. Je suis épuisé. » Ne méprisons surtout pas cela. Le problème de Marthe n'est pas qu'elle travaille trop. Son service est devenu la mesure à laquelle elle se mesure elle-même et mesure sa sœur. Elle demande à son travail de la sauver, de la justifier. Elle s'épuise à vouloir mériter sa place et à tout porter toute seule, au lieu de se souvenir qu'elle l'a déjà, sa place.

Alors, lorsque nous retournerons à nos vies, à nos tâches et à nos responsabilités, nous n'aurons pas besoin de tout arrêter.

Nos cuisines resteront ce qu'elles sont.

Nos mains continueront de s'agiter et de faire.

Mais peut-être pourrions-nous le faire autrement.

Notre valeur ne dépend ni du nombre de charges que nous portons, ni de notre efficacité.

Au milieu du labeur, nous avons le droit de respirer.

Nous avons le droit d'être là, simplement regardés, aimés pour ce que nous sommes, et non pour ce que nous produisons.

Alors allons en paix.

Remettons nos tabliers.

Reprenons nos tâches.

Mais tâchons de le faire en sachant qu'en fin de compte, l'essentiel nous est déjà donné.

Amen.

ENSEIGNER ET NOURRIR

Marc 6, 30-44

À la table de Jésus, la Parole prend corps — puis elle passe entre nos mains
Quatrième épisode, déjà, de notre série de repas avec Jésus. Depuis plusieurs dimanches, la table n'est jamais seulement le décor d'une conversation de Jésus.

À Cana, chez Matthieu, chez Marthe et Marie, chaque fois quelque chose de l'Évangile devient visible dans ce qui se passe autour de la table. Aujourd'hui, d'ailleurs, matériellement, il n'y a même pas vraiment de table.

Nous sommes dans un lieu désert.

Les apôtres reviennent de mission. Ils racontent à Jésus tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont enseigné. Ils sont épuisés, au point que Marc précise qu'ils n'avaient même pas le temps de manger. Et c'est précisément à ce moment-là qu'une foule qui, elle aussi, n'a rien à manger surgit devant eux.

Et Jésus va nourrir tout le monde.

Il va nourrir chacun.

Quel contraste avec le récit qui précède immédiatement notre texte.

Deux banquets.

Deux règnes.

Chez Hérode, une table de puissants, une table d'entre-soi, enfermée dans un palais royal.

Et comment finit ce repas ?

Avec un homme mort.

Jean-Baptiste décapité.

Sa tête servie sur un plat.

Et juste après :

Jésus.

Une foule sans prestige.

Un lieu désert.

Du pain.

Du poisson.

Et des milliers de personnes nourries jusqu'à satiété.

Évidemment, le miracle, le banquet, va retenir toute notre attention. Mais arrêtons-nous d'abord sur une petite phrase. Une phrase suivie d'un silence assez étonnant.

Marc nous dit : *« Il se mit à leur enseigner beaucoup de choses. »*

Beaucoup de choses.

Très bien.

Mais quoi ?

Qu'est-ce qu'il leur enseigne ?

Qu'est-ce qu'il leur dit ?

Marc nous annonce un long enseignement de Jésus.

Et puis il ne nous en rapporte... rien.

Pas une phrase.

Pas une parabole.

Pas une maxime.

Rien.

J'aimerais tellement savoir ce qu'il leur a enseigné !

En revanche, il va raconter minutieusement ce que Jésus « fait ».

Il y a beaucoup de détails... et c'est comme une grande peinture qui prend vie sous nos yeux.

Des gestes.

Des groupes.

Un cadre.

De l'herbe.

Du pain.

Des poissons.

Des paniers.

Alors j'aimerais poser cette question avec vous :

« Et si ce qui suit n'était pas simplement arrivé après l'enseignement ? »

« Et si ce qui suit faisait partie de l'enseignement ? »

On pourrait lire la scène comme cela :

Jésus enseigne. Il répond à un besoin spirituel.

Puis Jésus nourrit. Il répond à un besoin matériel.

D'abord l'âme.

Puis le ventre.

Mais le récit résiste à cette séparation. Le même mouvement de compassion produit les deux choses.

Jésus ne passe pas du spirituel au matériel comme s'il changeait de registre. Il exerce dans les deux cas la même fonction : celle du berger. Je dirais que Jésus prend soin d'eux tout entiers.

La parole n'est pas opposée au geste. Et même : le geste donne corps à la parole.

Marc fait quelque chose de remarquable. Puisqu'il ne nous transmet pas le contenu de l'enseignement, il nous oblige presque à regarder la scène.

Qu'est-ce que Jésus enseigne sur Dieu ?

Sur son Royaume ?

Sur le salut ?

Sur sa propre identité ?

Et bien regardez ce qu'il fait. C'est une série de travaux pratiques qui mettent en forme l'identité de Jésus à partir des Écritures. Parce que l'Ancien Testament est partout dans ce texte.

L'enseignement est là. Mis en scène sous nos yeux.

D'abord, le berger.

Jésus regarde la foule : *« comme des brebis qui n'ont pas de berger. »*

Si on lit le livre des Nombres, au chapitre 27 : Moïse arrive au terme de sa mission. Il demande à Dieu de lui donner un successeur pour conduire Israël, afin que l'assemblée du Seigneur ne soit pas : « *comme des brebis qui n'ont point de berger.* »

Marc reprend pratiquement l'expression. Le peuple de Dieu a besoin d'être conduit, guidé, rassemblé. Et dans Nombres 27, la question apparaît précisément dans un contexte de transmission à la suite de Moïse. Recevoir. Guider. Transmettre. Et voici Jésus.

Puis il y a Ézéchiel 34.

Le prophète dénonce les mauvais bergers d'Israël. Ceux qui se nourrissent eux-mêmes au lieu de prendre soin du troupeau. Et Dieu annonce qu'il interviendra lui-même : « *Voici, j'aurai soin moi-même de mes brebis.* »

Il les rassemble. Il les fait paître. Il les fait reposer. Il cherche celle qui est perdue. Il soigne celle qui est blessée.

Puis vient cette promesse : « *J'établirai sur elles un seul berger, mon serviteur David.* »

Et voici Jésus.

Jésus voit les brebis abandonnées.

Il est saisi de compassion.

Il les rassemble.

Il les enseigne.

Il les fait reposer.

Il les nourrit.

Autrement dit, Jésus ne fait pas un exposé sur Ézéchiel 34.

Il ne dit pas : « Mes frères et mes sœurs, aujourd'hui nous allons étudier Ézéchiel. » Il accomplit sous leurs yeux la scène qu'Ézéchiel avait annoncée.

Et puis regardons le décor.

Marc vient de parler de brebis sans berger. Et il précise ensuite un détail qui pourrait sembler secondaire : « *L'herbe était verte.* »

De l'herbe verte. Soit. L'auteur est généralement économe en détails pittoresques, et de l'herbe est rarement d'une autre couleur...

Mais immédiatement, quelque chose résonne :

« *Le Seigneur est mon berger.*

Je ne manquerai de rien.

Il me fait reposer dans de verts pâturages... »

Oui. Le Psaume 23.

Et quelques versets plus loin :

« *Tu dresses devant moi une table.* »

Et là, l'écho devient difficile à manquer... Dans Marc : le berger, les brebis, l'herbe verte, le peuple qui s'assied, la nourriture, la satiété.

Jésus n'explique pas le Psaume 23 : il le fait arriver.

Le psaume devient une scène.

Les verts pâturages ne sont plus une image.

Ils sont sous leurs pieds.

La table que Dieu dresse n'est plus seulement une promesse chantée.

Elle est là.

Et le berger a désormais un visage.

Celui de Jésus.

Et justement : le désert.

Marc insiste plusieurs fois sur ce « *lieu désert* ». Il ne faut pas nécessairement imaginer un désert aride : le terme désigne d'abord un endroit isolé, inhabité. Mais malgré tout, Marc plante un imaginaire du désert.

Peuple.

Désert.

Faim.

Nourriture donnée.

Évidemment, toute l'histoire de l'Exode se remet à résonner.

Israël est dans le désert.

Le peuple a faim.

Et Dieu dit à Moïse : « *Je ferai pleuvoir pour vous du pain, du haut des cieux.* »

Dans Marc : un lieu désert, la faim, Jésus donne le pain, le peuple est rassasié.

Et c'est là que l'identité de Jésus devient beaucoup plus importante que le mécanisme du miracle.

La vraie question n'est pas simplement : « Comment Jésus a-t-il réussi à faire matériellement assez de pain avec cinq pains ? »

La vraie question est : « qui est Jésus ? »

Moïse n'était pas celui qui produisait la manne. Dieu nourrissait Israël.

Or ici, Jésus occupe la place de celui qui donne.

Le récit fait ressembler Jésus à Moïse, mais lui fait simultanément accomplir ce qui, dans l'Exode, est l'œuvre même de Dieu.

Le geste enseigne : « *voici qui est parmi vous.* »

Et il y a même un autre écho possible.

Dans Nombres 11, lorsque le peuple réclame de la viande, Moïse demande : « *Où prendrai-je de la viande pour donner à tout ce peuple ?* »

Puis il calcule l'impossibilité.

Même tous les troupeaux suffiraient-ils ? Même tous les poissons de la mer ?

Et dans Marc aussi on fait les comptes « *Deux cents deniers !* »

Même logique humaine.
La demande dépasse complètement les ressources.

Mais il y a encore un récit plus proche.
Dans le deuxième livre des Rois, quelqu'un apporte à Élisée vingt pains d'orge.
Et Élisée ordonne : « *Donne à ces gens, et qu'ils mangent.* »
Son serviteur objecte : « *Comment pourrais-je en donner à cent personnes ?* »
Élisée insiste. Ils mangent. Et il en reste.

Dans notre texte d'aujourd'hui, la structure est presque exactement la même :
quantité insuffisante,
objection du serviteur,
ordre de donner,
distribution,
tous mangent,
il en reste.

Et Marc amplifie tout.
Avec Élisée vingt pains doivent nourrir cent personnes.
Avec Jésus : cinq pains pour cinq mille.

Le récit inscrit Jésus dans la lignée des prophètes, mais il suggère aussi qu'il est plus qu'un prophète.
Le geste ancien est repris. Amplifié. Débordé.

Et puis Jésus ne nourrit pas une foule désordonnée.
Il fait asseoir les gens par groupes.
De cent.
De cinquante.
Là encore, Marc donne une précision assez étonnante.
Dans l'Exode, lorsque le peuple est organisé autour de Moïse, on trouve des chefs de mille, de cent, de cinquante, de dix.
Je n'en ferais pas une preuve absolue.
Mais dans tout ce contexte d'Exode, le détail peut évoquer Israël organisé au désert.

Parce que Jésus ne fait pas simplement manger cinq mille individus.
Il constitue autour de lui un peuple.
La foule dispersée devient assemblée.
Et puis Marc ne dit pas simplement : « Ils reçurent chacun une petite bouchée pour tenir jusqu'au soir. »
Non.

« *Tous mangèrent et furent rassasiés.* »

Ils mangent à satiété.
Et il reste douze paniers.
Ce n'est pas une ration de survie.

C'est déjà quelque chose du banquet du Royaume.
Ésaïe pouvait annoncer le salut final comme un banquet préparé par Dieu pour tous les peuples.
Un festin.
La mort engloutie.
Les larmes essuyées.
Quand le Royaume de Dieu arrive, il ne laisse pas chacun repartir avec une miette.
Il ouvre une table.

Et puis Marc prépare déjà une autre table. Il écrit :
Jésus prend le pain.
Il lève les yeux vers le ciel.
Il bénit.
Il rompt.
Et il donne.

Plus tard, au dernier repas, Marc reprendra pratiquement la même séquence :
prendre,
bénir,
rompre,
donner.

Aujourd'hui, Jésus donne le pain.
Plus tard, au dernier repas, les mêmes gestes accompagneront le moment où Jésus se donnera lui-même.

Jésus ne fait donc pas que rejouer les anciennes promesses. Il ouvre aussi un avenir.

Bon. Nous venons de faire un sacré parcours entre le récit de Marc et les textes de l'Ancien Testament...
Mais si le but de tout cela était simplement de dire : « Vous voyez comme Marc connaît bien les Écritures ! » nous passerions complètement à côté de l'enjeu.

Revenons à notre question de départ.
Nous nous demandions ce que Jésus avait enseigné à la foule.
Marc ne nous rapporte pas ses phrases.
Mais il nous montre ce que ses paroles deviennent quand elles prennent corps.

Il leur parle du Royaume ?
Alors le désert devient pâturage.

Il leur parle de Dieu ?
Alors les brebis abandonnées découvrent un berger.

Il leur parle du salut ?
Alors ceux qui ont faim mangent à satiété.

Il leur parle de la grâce ?

Alors cinq pains deviennent assez pour tous.
Et il en reste.

La parole de Jésus n'est pas seulement vraie parce qu'elle explique le Royaume. Elle est vraie parce qu'avec Jésus, le Royaume commence à arriver.

Mais il y a quelque chose d'encore plus étonnant. Jésus ne fait pas tout cela tout seul.

Regardons maintenant ceux qui sont autour de lui. Au début du récit, Marc les appelle explicitement : « *les apôtres*. » Les envoyés.

Ils viennent de partir deux par deux.

Ils reviennent de mission.

Et que racontent-ils à Jésus ?

Tout ce qu'ils ont « fait ».

Et tout ce qu'ils ont « enseigné ».

Faire.

Enseigner.

Eux aussi sont déjà dans cette double logique.

Et Jésus va leur montrer qu'elle ne se sépare pas.

Regardez maintenant le contraste.

Les disciples voient : une heure tardive, un lieu désert, cinq mille bouches, aucun magasin, un budget impossible... Et ils ne sont pas indifférents.

Leur solution est même parfaitement raisonnable : « Renvoie-les. »

Autrement dit :

« Le problème existe. Mais il dépasse notre responsabilité. Qu'ils aillent chercher ailleurs de quoi manger. »

Et Jésus répond : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger*. »

Voilà peut-être la phrase centrale du texte.

C'est le moment où la compassion du Berger devient vocation pour les disciples.

Jésus ne leur permet pas seulement d'observer comment agit un bon berger.

Il leur dit : maintenant, servez.

Évidemment, la mission est impossible. Et eux se mettent immédiatement à compter. Deux cents deniers. Cinq pains. Deux poissons. Leur diagnostic n'est pas faux. Ils n'ont effectivement pas de quoi nourrir cette foule.

Et Jésus ne leur apprend pas à nier leurs limites.

Il leur demande même : « *Combien avez-vous de pains ? Allez voir*. »

Allez voir.

Regardez exactement ce que vous avez.

Cinq.

Pas cinq mille. Cinq.

La foi n'est donc pas une technique pour se persuader que l'on possède davantage que ce que l'on possède réellement. Le manque est réel.

Mais le manque n'a pas le dernier mot.

Et voici peut-être le cœur de cette deuxième partie.

Regardez ce que Jésus fait.

Il prend le pain, le bénit, le rompt.

Puis Jésus donne aux disciples afin qu'ils donnent à la foule.

Autrement dit, quand il leur disait : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger* »,

il ne voulait pas dire : « Fabriquez vous-mêmes ce dont le monde a besoin. »

Il ne leur disait pas : « Débrouillez-vous. »

Il les mettait dans une position très précise : recevoir de lui, puis transmettre aux autres.

Le pain vient de Jésus.

Mais il veut qu'il passe par leurs mains.

Pour donner, ils doivent d'abord recevoir.

Et là, le berger commence à former d'autres bergers sans cesser lui-même d'être le Berger.

Jean-Baptiste vient de mourir.

Un témoin vient de mourir.

Les Douze viennent d'être envoyés pour la première fois.

Et Jésus commence à faire passer son œuvre entre leurs mains.

Pas parce qu'il se retire déjà de la scène.

Mais parce que son chemin mène à la croix et que la mission devra continuer.

Ils devront annoncer.

Ils devront servir.

Ils devront rassembler.

Ils devront prendre soin.

Ils devront nourrir.

Vont-ils remplacer Jésus ?

Certainement pas.

Ils vont prolonger sa mission parce qu'ils continueront à recevoir de lui.

Il est et restera toujours la source.

Les apôtres ne font pas surgir les pains.

Ils les partagent.

Le Berger forme des bergers.

La source demeure en lui.

Mais son œuvre passe désormais par leurs mains.

Et c'est exactement ce qu'est l'Église.

L'Église n'est pas invitée à choisir :

annoncer ou servir,

prêcher ou nourrir,

parler ou agir.

Parce que Jésus lui-même ne choisit pas.

Il enseigne, et le désert devient une table.

Ceux qu'il envoie reviennent en racontant ce qu'ils ont fait et enseigné.

L'Église se détournerait de la radicalité de l'Évangile si elle avait une parole sans gestes.

Mais elle s'en détournerait aussi si elle avait des gestes devenus muets, des gestes qui ne témoignent plus de Celui dont elle reçoit le pain.

L'unité n'est donc pas : « Faisons un peu de spirituel et un peu de social. »

Elle est beaucoup plus profonde : « Que ce que nous faisons rende intelligible Celui que nous annonçons. »

Recevez.

Et donnez.

À la table de Jésus, nous ne recevons pas seulement un enseignement à croire.

Nous découvrons un Évangile qui prend corps.

Et lorsque Jésus met ce pain entre nos mains, il nous apprend que cet Évangile est aussi fait pour passer par nous.

Amen.

ET UN MORCEAU DE POISSON

Luc 24, 36-49

Cinquième et dernière étape de notre parcours « À la table de Jésus ».

C'est la toute fin de l'Évangile de Luc.

Luc nous fait entrer dans la résurrection non par une définition, mais par une scène.

Et cette scène est pleine de détails étranges.

Jésus apparaît, mais ils ont peur.

Ils le voient, mais pensent voir un esprit.

Il leur montre ses mains et ses pieds.

Il leur demande de le toucher.

Ils sont joyeux, mais ne croient toujours pas.

Et alors, au moment où l'on s'attendrait à une parole sublime, Jésus demande : « *Avez-vous ici quelque chose à manger ?* »

Puis il mange un morceau de poisson devant eux.

Chacun de ces détails pose une question.

Et chaque question nous conduit un peu plus profondément dans ce que Luc veut dire par : « Il est ressuscité. »

Tout est là.

Pour les témoins de la scène.

Et pour nous.

Commençons.

« *Comme ils parlaient ainsi, Jésus lui-même se présenta au milieu d'eux.* »

Tout devrait normalement exploser de joie. En effet, les disciples d'Emmaüs viennent de revenir et ils racontent qu'ils ont vu Jésus.

Le bruit circule : « Le Seigneur est réellement ressuscité. »

Et précisément à ce moment-là, Jésus se tient au milieu d'eux.

On pourrait donc s'attendre à ce que Luc nous dise : « Enfin ! Ils comprennent ! »

Mais ce n'est pas ce qui arrive. On lit plutôt : « *Saisis de frayeur et d'épouvante, ils pensaient voir un esprit.* »

Pourquoi ceux qui parlent déjà entre eux de résurrection ne reconnaissent-ils pas la résurrection lorsqu'elle se tient devant eux ? Je serais tenté de demander ce qu'il leur faut de plus ?

En fait, ils disposent encore d'une catégorie plus facile, plus immédiate, moins bousculante : c'est un esprit. Ils peuvent à la limite concevoir qu'un mort apparaisse. Ce qui les terrifie, c'est qu'un mort soit ressuscité.

Voilà pourquoi leur réaction est importante. Luc ne présente pas des disciples prêts à croire n'importe quoi. Au contraire, lorsque Jésus apparaît, leur première interprétation est précisément celle que Jésus va réfuter...

La scène commence donc par une confusion fondamentale : voir Jésus n'est pas encore comprendre la résurrection.

Et il y a une affirmation que je place volontiers au cœur de la foi : voir n'est pas croire.

C'est presque contre-intuitif. Cela heurte notre réflexe très moderne : si je vois, alors c'est vrai... alors je sais. Et tous les Évangiles se confrontent à cette question. Notre passage de ce matin la place directement devant nous.

Jésus va devoir leur apprendre ce qu'ils sont réellement en train de voir.

Il dit : « *Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi.* »

Littéralement, Jésus dit même, avec une formule d'insistance : « *C'est bien moi-même.* »

Il aurait peut-être pu simplement dire : « Je suis vivant. »

Mais ce n'est pas ce qu'il dit.

Il dit : « *C'est bien moi.* » Et il montre ses mains et ses pieds.

Pourquoi la première question de la résurrection est-elle une question d'identité ?

La question n'est pas « théorique »... elle est située, incarnée : celui qui a été crucifié vendredi est-il bien celui qui se tient maintenant devant eux ?

C'est moi. Déjà. Encore. Toujours.

La croix a été traversée, mais Jésus ne leur présente pas un nouveau corps sans histoire.

Il leur montre les traces de son histoire.

Les mains.

Les pieds.

Le Crucifié.

Le Ressuscité.

Vraiment, la résurrection n'efface pas Jésus. Elle ne remplace pas le Crucifié par un être céleste.

Elle affirme : celui qui est mort est celui qui vit.

Le Ressuscité possède une histoire.

Et son corps raconte cette histoire.

Et c'est son corps qui atteste.

Jésus leur dit : « *Touchez-moi et voyez : un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai.* »

Nous passons donc maintenant du regard au toucher. C'est intéressant, parce que Jésus ne dit pas que le fait de l'avoir vu devrait leur suffire.

Il ajoute : « *Touchez-moi.* » Et le verbe original est très fort. On pourrait presque traduire par « *Palpez-moi. Vérifiez par le toucher.* »

Pourquoi Jésus rend-il la résurrection aussi tactile ? Parce que précisément, une apparition peut être vue. Un esprit peut apparaître. Une vision peut être aperçue.

Dans les premières générations chrétiennes, surgiront des débats très vifs sur cette question. Certains courants affirmeront que l'humanité du Christ n'était qu'une apparence, voire qu'il n'avait pas réellement souffert. Ce récit de Luc deviendra précisément l'un des textes majeurs auxquels on reviendra dans ces débats : celui qui a été crucifié est bien celui qui se tient là, avec de la chair et des os.

Jésus amène donc ses disciples un cran plus loin. Voir. Puis toucher.

Luc épaissit progressivement la scène. Plus le récit avance et moins la résurrection peut se réduire à une expérience intérieure, purement spirituelle. Quelque chose leur est offert au toucher. Il y a de la chair et des os.

Mais immédiatement, une autre question apparaît. Comment ce corps peut-il être tangible alors que Jésus vient de se présenter soudainement au milieu d'eux ?

Comment peut-il être le même, et pourtant différent ? Luc ne résout pas la tension.

Il la conserve.

C'est bien le même Jésus.

Réellement corporel.

Mais il existe désormais d'une manière nouvelle.

On pourrait condenser cela ainsi : même identité, même continuité, nouvelle condition, nouvelle présence.

Et le récit continue. Parce que même toucher ne suffit pas.

Voici peut-être une des phrases les plus étranges du passage : « *Comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore et qu'ils étaient dans l'étonnement...* »

Ils ont peur. Jésus leur parle. Ils voient ses mains et ses pieds. Ils peuvent le toucher. Et maintenant ils sont remplis de joie, mais « Ils ne croyaient pas encore. »

Comment peut-on être rempli de joie et ne pas encore croire ?

Probablement parce qu'ils sont maintenant passés de : « C'est terrifiant » à « C'est trop beau pour être vrai. »

Luc décrit une foi qui se forme lentement.

La rencontre avec le Ressuscité ne supprime pas instantanément toutes leurs catégories précédentes. Ils doivent assimiler l'impossible.

Et c'est exactement à ce moment-là que Jésus prononce probablement la phrase la plus inattendue de toute la scène : « *Avez-vous ici quelque chose à manger ?* »

C'est ici que le récit devient vraiment fascinant. Être vu. Être touché... Mais pourquoi manger ?

Qu'est-ce qu'un morceau de nourriture peut encore démontrer que les mains, les pieds et le toucher n'ont pas déjà démontré ?

Mais pourquoi Luc prend-il le temps de raconter cela ? Alors même que l'Évangile touche à sa fin, est-ce encore le moment de détailler un barbecue entre copains ?

Parce qu'ici quelque chose change dans la manière dont Luc parle des repas.

Tout au long de son Évangile, Jésus est constamment à table. On mange chez Lévi, chez les pharisiens, avec les disciples, avec des foules. Jésus célèbre la Pâque et il rompt le pain à Emmaüs. Mais ici, Luc fait quelque chose de singulier.

Il ne nous montre plus seulement « Jésus à table ».

Il nous fait regarder Jésus en train de manger.

« *Il le prit et le mangea devant eux.* »

Le repas, qui était jusque-là le cadre des récits de Luc, devient maintenant presque physiologique.

La table devient chair.

La nourriture devient matière.

L'acte de manger devient preuve observable.

Voilà ce que Luc avait gardé pour la fin : le Ressuscité ingère quelque chose.

Il ne mime pas l'humanité.

Il ne ressemble pas vaguement au Jésus d'autrefois.

Il prend une nourriture du monde créé et la mange.

Et le détail devient extraordinaire précisément parce que le geste est extraordinairement ordinaire.

La victoire sur la mort est manifestée par une image bouleversante de simplicité : un homme qui mange.

Jésus demande, de la façon a priori la plus banale, comme quelqu'un qui arrive après un long voyage ou une journée fatigante : « *Avez-vous quelque chose à manger ?* », presque « Vous n'auriez pas un petit truc à grignoter ? »

Et les disciples lui donnent « *un morceau de poisson grillé* ».

Il faut donc commencer par la réponse la plus simple.

Le poisson est d'abord... du poisson.

Une nourriture réelle.

Avant d'être symbole, le poisson est matière.

Et peut-être que c'est exactement tout ce dont Luc a besoin à ce moment du récit.
Face à des disciples qui pensent voir un esprit, Luc met dans les mains de Jésus quelque chose de totalement banal et totalement matériel. Le monde créé entre en contact avec le corps ressuscité.

Mais une fois cela dit, le lecteur de Luc ne peut pas totalement oublier que le poisson a déjà traversé tout l'Évangile.

Où avons-nous déjà vu du poisson ?

Plusieurs scènes commencent à résonner.
Tout d'abord en Luc 5. Le poisson et l'appel.
Au commencement de leur aventure avec Jésus, plusieurs de ces hommes étaient autour de poissons. Il y a des pêcheurs, des filets, des barques, une pêche surabondante.

Et Jésus disait à Simon : « *Désormais, ce sont des hommes que tu prendras.* »

Je note : la mission commence autour du poisson.

Et maintenant, à la fin de l'Évangile, juste avant que Jésus ne dise : « *Vous êtes témoins de ces choses* »... un poisson apparaît de nouveau.

Il ne faut probablement pas transformer cela en code symbolique, mais narrativement, la résonance est belle. En effet, des poissons entourent l'appel des témoins au début et un poisson accompagne leur confirmation comme témoins à la fin.

À propos de poisson, rappelez-vous, la semaine dernière, le banquet des 5 000 dans l'évangile selon Marc. Luc raconte le même épisode au chapitre 9 de son récit...

Les foules ont faim. Les disciples disent qu'ils n'ont presque rien. Cinq pains. Deux poissons.

Jésus leur dit : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger.* »

Il prend ce qu'ils ont. Il bénit. Les disciples distribuent. Et tous mangent.

Et dans notre texte ?

Jésus demande s'ils ont quelque chose à manger et les disciples lui donnent du poisson.
Il y a donc ici un renversement narratif magnifique.

Auparavant : Jésus nourrissait.

Maintenant : les disciples donnent à manger à Jésus.

Auparavant : Jésus était celui dont ils dépendaient.

Maintenant : le Ressuscité accepte de recevoir d'eux.
Ce n'est évidemment pas parce que Jésus ressuscité serait biologiquement incapable de survivre sans leur morceau de poisson, mais narrativement, Jésus accepte de prendre la place de celui qui reçoit.

C'est magistral.

Au sommet de sa victoire, il ne manifeste pas sa gloire par l'autosuffisance.

Il les sollicite. Il leur demande ce qu'ils ont de disponible, ce qu'ils ont — eux — à donner...

Et il reçoit ce qu'ils lui donnent.

Quelques versets seulement auparavant, Jésus était déjà à table. À Emmaüs.

Les gestes autour du pain avaient permis aux pèlerins de le reconnaître.

Jésus prend le pain, le bénit, le rompt et le leur donne.

Puis il disparaît.

Ici, à Jérusalem, presque tout est inversé.

Les disciples donnent et Jésus reçoit.

Au lieu de rompre et de donner, c'est lui qui mange.

Et au lieu de disparaître au moment où ils le reconnaissent, il reste devant eux pour être observé.

Deux scènes de table.

Deux fonctions différentes.

À Emmaüs, la table répondait à la question : « Qui est cet homme ? »

À Jérusalem, le poisson répond à la question : « Quel genre de vie possède cet homme ? »

Luc ne répète pas simplement deux repas. Il fait progresser le lecteur. Le pain dévoile l'identité. Le poisson dévoile le corps ressuscité.

Et si le détail le plus théologique était justement le plus banal ?

Voilà peut-être le cœur de l'enseignement de ce texte. Nous cherchons spontanément la gloire de Dieu dans l'extraordinaire. Et Luc nous donne un simple morceau de poisson grillé.

C'est presque décevant.

Et c'est précisément pour cela que c'est puissant.

Le poisson ne descend pas du ciel.

Il n'est pas miraculeux.

Les disciples l'avaient simplement là.

C'est de la matière ordinaire.

Et voici que le Ressuscité la prend.

Voilà le scandale de la résurrection chrétienne :

Dieu ne sauve pas Jésus de son humanité. Il ressuscite Jésus dans son humanité transformée.

La matière n'était pas une parenthèse.

Le corps n'était pas un déguisement provisoire.

Une prison dont il faudrait se défaire au plus vite.

L'incarnation ne s'achève pas par l'abandon définitif du corps.

Le Christ glorifié peut encore dire : « *Regardez mes mains.* », « *Touchez-moi.* », « *Donnez-moi quelque chose à manger.* »

Pourquoi Luc place-t-il cela juste avant l'Ascension ?
C'est le dernier pli de ce texte.
Dans quelques versets, Jésus disparaîtra de leurs yeux.
Et cela pourrait créer une nouvelle ambiguïté.
S'il n'est plus visible, est-il redevenu une présence purement spirituelle ?
Cette question est vive pour les disciples, elle l'est toujours autant pour nous... qui n'avons jamais touché Jésus, qui ne l'avons jamais vu.

Avant qu'il ne disparaisse de leur champ de vision, Luc insiste sur mille et un détails de cette présence réelle, physique, concrète.
C'est comme si Luc plantait une dernière fois la résurrection dans la matière avant de raconter le départ de Jésus.
L'Ascension ne signifie donc pas que Jésus abandonne son humanité.
Elle proclame que le Jésus corporellement ressuscité entre dans la gloire de Dieu.

Son invisibilité future ne doit jamais être confondue avec une immatérialité.
Ni alors. Ni aujourd'hui.
Celui qu'ils ne verront plus dans quelques instants est précisément celui qu'ils viennent de voir manger.
Alors nous aussi, regardons Jésus manger.
Précisément parce qu'il n'est plus physiquement visible devant nous.
Dans le récit que nous entendons aujourd'hui, Jésus est là, devant eux, et il mange le poisson.

Après tout cela, Jésus leur ouvre encore les Écritures.
Puis il dit : « *Vous êtes témoins de ces choses.* »

Là encore, comme au cours de tout notre parcours à travers les tables de Jésus, actes et paroles sont imbriqués, indissociables.
Les gestes deviennent paroles.
Les paroles deviennent agissantes.
Le texte que nous lisons n'est pas seulement fait de mots.
Il porte aussi tous les gestes de Jésus.
C'est pour cela qu'il reste vivant.

Voilà où le récit voulait nous conduire.
Au début de la scène, les disciples se demandent :
« Qu'est-ce que nous sommes en train de voir ? »
À la fin, Jésus leur dit en substance : « Maintenant que vous savez ce que vous avez vu, allez le raconter. »

Le mouvement du récit peut donc tenir en deux paroles :
« *C'est bien moi.* »
« *Vous êtes témoins.* »

Parce qu'avant que les disciples puissent annoncer au monde que Jésus est ressuscité, ils doivent comprendre ce que cette phrase signifie réellement.

On pourrait s'arrêter là.
Mais un mot encore.
Ou plutôt trois.
Au début de cette scène, lorsque Jésus s'est tenu au milieu d'eux, il a dit : « *Paix à vous.* »
Et eux ont eu peur.
Peut-être parce qu'ils ne pouvaient pas encore savoir ce que cette paix voulait dire.
Alors Jésus leur a montré ses blessures.
Il leur a laissé toucher son corps.
Il a pris leur poisson et il l'a mangé devant eux.
Comme si tout le reste de la scène n'avait fait que donner chair à cette première parole.
Cela pourrait n'être qu'une simple salutation traditionnelle, un « salut » juif.
Mais c'est peut-être, là aussi dans sa simplicité, la clé du texte.
Un mot que la situation, que l'enseignement incarné et situé, va peu à peu densifier.

Car la paix dont parle le Ressuscité n'est pas une paix qui efface ce qui s'est passé. Les mains portent encore leur histoire. Le Crucifié est toujours le Crucifié. Et pourtant il est là. Vivant.

Qu'est-ce que la paix peut vouloir dire pour des vivants, si celui qui nous dit « *Paix à vous* » est un homme qui a traversé la mort et qui se tient vivant au milieu des siens ?

Alors, « *Paix à vous.* »

Amen.

Contacts :

Église Protestante Unie de Belgique
avenue Maréchal Foch 826 - 7012 Jemappes
tél. : 065.82.26.62
mail : paroissejemappes@outlook.com

David Vandiedonck, Pasteur suffragant
(éditeur de Partages)
tél. : 0470.93.44.65
mail : dp.vandiedonck@gmail.com

Consistoire : Noël Byiringiro - Pasteur consultant,
Pasquale Ardito, Alain Durieux, Gilette Gembauve,
Hélène Monique Tchang.